

recouvertes de moisissure qui se trouvent derrière les gâteaux.—(A suivre)

Des maladies des bêtes à laine.

(Suite.)

Boitement.—Le boitement se traite selon la nature du mal. S'il est occasionné par une crampe, cette incommodité se passe souvent d'elle-même, sinon on tire et on manie fortement le membre, et la douleur se dissipe.

Si le boitement vient de ce qu'une bête, accoutumée à marcher sur la pelouse ou sur la terre, se fatigue sur le pavé ou des chemins ferrés, le repos est le remède; s'il y a enflure, on frotte avec de l'eau de-vie et du savon.

La foulure, accompagnée de gonflement, peut se guérir en lavant la tumeur avec de l'urine ou avec de l'eau-de-vie et du savon battus ensemble.

Dans les laxations, les os se remettent en tirant et en reboitant le membre; si l'enflure survient, on lave comme ci-devant, ou on enveloppe la partie lésée, avec de l'étoupe, du linge et des éclisses, comme aux fractures.

Quand une bête prend une épine et que le pied lui enfle, on la retire et on verse dans la plaie un peu d'huile très-chaude.

S'il se fait un trou au sabot, on y verse de l'huile très-chaude, et on y enfonce un peu de charpie avec la pointe d'un couteau.

Il y a des boitements qui viennent d'un sabot ou pied pourri par les fréquents séjours dans les marais; on frotte la partie malade avec du saindoux, on enveloppe le pied avec un linge, et on conduit le troupeau dans un endroit sec. Si les pieds se pèlent, on les graisse avec du beurre frais et du saindoux.

Il existe un petit trou entre les deux ongles du sabot, d'où sortent de longs poils et des sérosités de temps à autre. Ce trou est une espèce de cautère naturel, qu'il faut bien se garder de dessécher par les caustiques ou l'huile bouillante; lorsqu'il s'y engendre un ver, on le tue avec le poivre.

Abcès.—Ceux qui viennent aux brebis sont aisés à remarquer par la tumeur qu'ils poussent au dehors: en quelqu'endroit du corps que cette tumeur paraisse, il faut toujours l'ouvrir pour en faire sortir la corruption, et distiller dans la plaie de la poix fondue avec du sel brûlé et mis en poudre; puis donner à boire à la brebis malade de la thériaque délayée dans de l'eau: elle poussera toute l'humeur maligne au dehors, et purgera la brebis.

Poste.—C'est une maladie sans remède, mais on peut la prévenir à l'égard des brebis qui y sont fort sujettes. Ce mal leur arrive en été et en hiver. Pour les en garantir on a soin, au commencement du printemps et de l'automne, de leur faire boire pendant quinze jours, tous les matins, auparavant que d'aller aux champs, un breuvage fait d'eau, dans laquelle on a trempé de la sauge.

On parfume l'étable et les mangeoires d'encens, de genièvre et d'herbes odoriférantes, et on leur donne parmi leur nourriture ordinaire, du méillot commun, de la marjolaine, etc.

Lorsque les brebis sont attaquées de cette contagion, il faut d'abord les mettre à part, et tenter des remèdes.

On continuera toujours de leur donner le breuvage ci-dessus; on y joindra du vin et de l'eau, dans lesquelles on mettra dissoudre du soufre et du sel, trois fois autant que de sauge, et on leur fera avaler cette médecine tous les trois jours.

Jambes rompues.—Aussitôt qu'une brebis s'est rompue la jambe, il faut la remettre droite, et la frotter avec du vin et de l'huile mêlés ensemble, ensuite l'envelopper dans un morceau de drap, et mettre autour de petites éclisses, de manière qu'après deux ou trois jours de repos dans la bergerie, elles n'empêchent point la brebis d'aller aux champs.

Furie de bétier qui dogue.—Les béliers cornus sont fort sujets à blesser les brebis et moutons et doguant avec leurs cornes; pour arrêter leur furie, on leur perce les cornes avec une tarière proche des oreilles, à l'endroit où elles se courbent, ou bien on couvre de pointes de fer un petit ais de la largeur de l'entre-deux de ses cornes; on le lie aux cornes du bétier, les pointes tournées vers le front: cela l'empêche de doguer, parce qu'en donnant de la tête il se blesserait lui-même.

On appaise la fougue des béliers trop vifs, en diminuant leur ration de nourriture, quand ils vivent séparément, au contraire; on augmente la nourriture à ceux qui ont besoin d'être excités; il faut éviter toutes les nourritures échauffantes qui finiraient par altérer le tempéramment et la constitution de l'animal.

Sang-sue avalée.—C'est à tort que l'on a mis la sang-sue au rang des insectes pernicieux pour le mouton, elle paraît sur des herbes aquatiques auxquels il touche rarement; s'il en avale, la chaleur de la digestion les tue dans l'estomac. S'il arrivait qu'une bête à laine prit en mangeant un insecte venimeux, le mal paraît à la bouche, il est rarement suivi d'enflure. Les cloches se traitent comme celles du chancre, et l'on garantit l'animal des suites en lui faisant avaler de la thériaque ou de l'urine. On peut encore lui mettre dans la bouche de l'huile ou du fort vinaigre chaud.

Morsures des chiens et du loup.—Si la morsure était considérable, et causait beaucoup de perte de sang à raison de quelque veine déchirée ou rompue, il faudrait employer l'agaric de chène; on applique sur la plaie des râpures de cornes de cerf, et de la cendre d'os de cochon calcinés et broyés. La morsure du loup se traite comme celle des chiens; mais s'il avait emporté la pièce, on lave de vinaigre la partie blessée, et les chairs reprennent; on peut aussi appliquer sur le mal des racines de grande consoude écrasées. S'il y avait mortification ou commencement de gangrène, on échaufferait la plaie avec de l'huile bouillante, en pronant garde d'endommager les parties saines; il se forme sous la brûlure une louable suppuration.

Morsure de vipères, etc.—Comme il arrive souvent que ces reptiles mordent les brebis aux mamelles, on prend de l'huile de scorpion et du vinaigre, parties égales, du bol d'arménie et des feuilles de plantain, hachées bien menu; on en forme un mélange aussi: